

Chapitre 1

Harry Potter à l'école platonicienne

Lord Voldemort semblait de moins en moins humain à mesure que les années passaient et sa transformation ne pouvait s'expliquer à mes yeux que par la mutilation qu'avait subie son âme.

Dumbledore dans J.K. Rowling, *Harry Potter et le prince de sang-mêlé*, p. 552,
traduction Jean-François Ménard © Éditions Gallimard Jeunesse

Nous avons rappelé, en introduction, l'effacement volontaire dans le titre du premier opus de sa dimension philosophique. Il ne fallait pas publier un livre avouant ainsi explicitement un lien avec la philosophie ! Il aurait été encore plus impensable, dès lors, que J.K. Rowling intitule l'un de ses ouvrages *Harry Potter à l'école platonicienne* ! Et pourtant bien des éléments de la philosophie de Platon s'y trouvent à l'œuvre.

Harry Potter et le mythe de Gygès

On ne peut s'empêcher, en effet, de penser à Platon dès le chapitre 12 du premier opus¹, lorsque au matin de Noël Harry découvre, parmi ses cadeaux, une cape d'invisibilité.

1. *Harry Potter à l'école des sorciers*, chapitre 12 « Le Miroir du rised ».

La cape d'invisibilité

Lors de ce premier Noël à Poudlard, Harry, qui n'avait jamais reçu de cadeaux jusqu'alors, en reçoit non pas un mais trois ! Tout d'abord, la mère de Ron, Molly Weasley lui a envoyé un pull tricoté de sa main. Hermione, quant à elle, lui a offert des friandises. Enfin, il découvre un morceau de tissu léger, à la teinte argentée¹.

Si Harry, comme le lecteur à ce moment-là, ne sait pas ce dont il s'agit, Ron, lui, le comprend aussitôt : il s'agit d'un bien rare et précieux, une cape d'invisibilité. Attention : non pas une simple cape de voyage ayant subi un sortilège de désillusion ou un maléfice d'aveuglement ni même une cape tissée en poils de demiguise (type plus répandu de capes d'invisibilité), non, une véritable cape d'invisibilité aux vertus éternelles alors que les capes du premier genre finissent par devenir opaques.

Sur l'invitation enthousiaste de Ron, Harry essaie la cape et découvre son pouvoir : elle rend invisible celui qui la porte !

Nous apprendrons plus tard dans la saga, dans le dernier opus, *Harry Potter et les reliques de la mort*, et plus particulièrement dans le chapitre 21, « Le Conte des trois frères² », que cette cape n'est pas seulement rare mais qu'elle est unique : issue d'un pan du manteau de la mort elle-même !

Expliquons-nous : dans le recueil des *Contes de Beedle le Barde*, livre légué en héritage par Dumbledore à Hermione, se trouve un conte intitulé le « Conte des trois frères ». De quoi parle-t-il ?

Trois frères, voyageant au crépuscule, atteignent une rivière manifestement infranchissable. Les trois frères, étant magiciens, font néanmoins apparaître un pont qui enjambe les eaux tumultueuses de la rivière et leur permettra de passer sur l'autre rive. Mais apparaît alors, devant eux, la mort qui, furieuse d'avoir été ainsi privée de trois victimes, feint de vouloir récompenser leur pouvoir magique en leur offrant à chacun le cadeau de leur choix.

Nous reviendrons plus longuement et plus en détail sur ce conte plus tard. Pour l'instant, contentons-nous de savoir que le dernier des trois

1. *Harry Potter à l'école des sorciers*, chapitre 12 « Le Miroir du rised », p. 207.

2. *Harry Potter et les reliques de la mort*, p. 435.

frères demande à la mort quelque chose qui lui permettrait de quitter cet endroit sans qu'elle le suive. À contrecœur, cette dernière se voit obligée de lui offrir sa propre cape d'invisibilité.

Ainsi la cape que reçoit Harry, en ce matin de Noël du premier opus, n'est rien d'autre que cette cape d'invisibilité de la Mort elle-même.

Le paquet cadeau est accompagné d'un petit mot lui apprenant que cette cape appartenait à son père, James, et lui recommandant d'en faire un bon usage¹. Harry ignore qui est l'auteur du mot. Nous apprendrons plus tard qu'il s'agit de Dumbledore.

« *Fais en bon usage*² » : Que ferions-nous si nous disposions d'une telle cape d'invisibilité ? Que nous autoriserions-nous ? Harry, lui, s'ouvre d'abord à l'ivresse de ce qui lui est désormais possible et s'imagine le château tout entier offert à ses désirs sans crainte aucune de se faire surprendre par Rusard³.

Ivresse du possible ? Le premier usage de la cape que fait Harry n'est pas d'aller dérober un bien qu'il aurait convoité, le rappelle-tout de Neville par exemple, ou un Nimbus 2000, ou encore le sujet des examens en potions. Non, la première action entreprise par Harry est d'aller à la bibliothèque, dans la section réservée, pour effectuer des recherches sur Nicolas Flamel !

« *Fais en bon usage* » : Nous savons que cette cape jouera un rôle déterminant en plusieurs endroits de la saga. Elle permettra à Harry de transgresser certains interdits, comme par exemple, se promener la nuit dans les couloirs de Poudlard. C'est grâce à elle, aussi, qu'il entrera à Gringotts, portant Gripsec sur ses épaules, dans le dernier opus. C'est grâce à

1. *Harry Potter à l'école des sorciers*, p. 207 : si Dumbledore a, en sa possession, la cape, c'est qu'il avait demandé à James de pouvoir l'examiner peu avant la mort de ce dernier. Or Dumbledore n'a pas besoin de cape pour se rendre invisible : il a déjà ce pouvoir. S'il souhaitait l'examiner, c'était afin de savoir s'il s'agissait de l'une des trois reliques de la mort. C'est d'ailleurs en apprenant plus précisément ce qu'est cette cape et d'où elle vient, dans *Harry Potter et les reliques de la mort*, qu'une partie de la généalogie de Harry s'éclairera : par son père, James, il est l'héritier du dernier des trois Peverell, frères dont parle le « Conte des trois frères » – qui n'est donc un conte que de nom.
2. J.K. Rowling, *Harry Potter à l'école des sorciers*, p. 207, traduction Jean-François Ménard © Éditions Gallimard Jeunesse.
3. *Harry Potter à l'école des sorciers*, p. 211.

elle, encore, qu'il écoutera, en secret, des conversations capitales dans la cabane de Hagrid entre le gardien des clés, Lucius Malefoy, Dumbledore et le ministre de la Magie, Cornelius Fudge¹.

Mais Harry ne volera jamais, ne servira jamais son intérêt strictement personnel, il ne commettra pas de crimes en toute impunité. Il ne cambriole pas Gringotts, ne tuera pas le ministre de la Magie pour prendre sa place, il n'ira pas la nuit dans le dortoir des filles de Gryffondor observer la belle Ginny Weasley se dévêtrir. L'aurions-nous fait à sa place ? Une chose est sûre : Voldemort possédant pareil objet s'en serait servi d'une tout autre manière.

C'est sur ce point que J.K. Rowling prend position dans un problème auquel se confronte Platon au livre II de la *République*. C'est le premier moment platonicien de la saga *Harry Potter*.

L'anneau de Gygès ou la question du véritable motif de nos actions

Au livre II de la *République*, Platon place dans la bouche de Glaucon un mythe qu'il emprunte à Hérodote, le célèbre mythe du berger Gygès. Que raconte ce mythe ?

Après un violent orage et un tremblement de terre, Gygès trouve au fond d'une crevasse un cadavre de géant. Ce mort n'a rien sur lui si ce n'est un anneau d'or à la main. Gygès s'en empare et découvre, en tournant, par hasard, le chaton de l'anneau vers la paume de sa main que le pouvoir de l'anneau est de le rendre invisible. Fort de ce pouvoir, Gygès se rend au palais, il séduit la reine, tue le roi et s'empare du pouvoir.

Ce mythe nous questionne sur le véritable critère de l'action morale ou encore sur la possibilité même d'une action véritablement morale. Si nous ne tuons pas le roi, est-ce par vertu ou est-ce par crainte du châtiment ? Si nous ne séduisons pas la reine, est-ce parce que cela serait immoral ou est-ce par crainte d'être surpris par le roi – et donc puni ? L'anneau de Gygès est l'artifice symbolique qui permet, en levant l'imputabilité, de démasquer le véritable motif de nos actions.

1. *Harry Potter et la chambre des secrets*, p. 273.

Un petit détour par Kant nous éclairera. L'auteur de la *Critique de la Raison pratique* distingue l'action faite par devoir de l'action faite conformément au devoir. La première trouve son fondement dans un respect de la loi morale ; la seconde a seulement la forme d'une action morale mais son principe n'est pas moral.

Si, par exemple, un commerçant s'aperçoit qu'un client lui a donné trop d'argent et qu'il lui signale son erreur, rien ne dit que cette action est véritablement morale. Si le commerçant rend l'argent perçu indûment parce qu'il sent qu'il doit le faire alors, oui, l'action est morale. Mais s'il le rend parce qu'il souhaite que le client ait désormais une bonne opinion de lui, pense qu'il est un commerçant honnête et, de ce fait, revienne, alors l'action n'est plus véritablement morale puisqu'elle obéit à un calcul. Elle a seulement l'apparence extérieure d'une action morale.

Traduisons dans l'univers de *Harry Potter* : si Harry choisit de briser la baguette de Sureau à la fin du dernier opus plutôt que de devenir, grâce à elle, le sorcier le plus puissant qui soit, rien ne dit que cette action est véritablement morale ! S'il la brise pour que Ginny, par exemple, pense de lui qu'il est décidément un honnête homme et l'admire plus encore, alors son action n'est pas morale. S'il la brise, par contre, parce qu'il doit la briser alors son action est véritablement morale.

Revenons à Platon : ce qu'opère le mythe de Gyges, c'est une réduction de nos actions prétendument morales à de simples *actions conformes au devoir*. Pourquoi ? Parce que selon Glaucon, si nous agissons conformément au devoir, ce n'est pas par vertu mais par crainte d'être surpris et donc punis :

Supposons à présent qu'il existe deux anneaux de ce genre, l'un au doigt du juste, l'autre au doigt de l'injuste : il n'y aurait personne, semble-t-il, d'assez résistant pour se maintenir dans la justice et avoir la force de ne pas y toucher, alors qu'il aurait le pouvoir de prendre impunément au marché ce dont il aurait envie, de pénétrer dans les maisons pour s'unir à qui lui plairait, et de tuer les uns, libérer les autres de leurs chaînes selon son gré, et d'accomplir ainsi dans la société humaine tout ce qu'il voudrait à l'égal d'un dieu¹.

1. Platon, *République*, Flammarion, « Garnier Flammarion », livre II, trad. Leroux, 2^e édition corrigée, 2004, p. 124.

Ainsi, selon Glaucon, il n'y a jamais eu d'action véritablement vertueuse et la fiction d'une impunité nous prouve bien le motif secret de nos actions vertueuses :

On tient là une preuve de poids que personne n'est juste de son plein gré, mais en y étant contraint, compte tenu du fait qu'on ne l'est pas personnellement en vue d'un bien : partout, en effet, où chacun croit possible pour lui de commettre l'injustice, il le fait. Car tout homme croit que l'injustice lui est beaucoup plus avantageuse que la justice¹.

J.K. Rowling, du côté de Platon

J.K. Rowling s'inscrit dans ce débat entre Glaucon et Socrate pour prendre le parti qui est celui de Platon et soutenir qu'une action morale est possible et que l'homme juste, loin d'être un insensé relativement à l'homme injuste, est simplement plus heureux que celui-ci.

De fait, Voldemort muni de l'anneau de Gygès aurait sûrement tué et volé tandis que Harry ne le fait pas.

Voldemort, par sa conduite, donnerait plutôt raison à Glaucon. Car les pouvoirs que possède Voldemort et qui lui permettent de transgresser les lois, s'apparentent à un anneau de Gygès.

Veut-il le pouvoir ? Il soumet un proche du ministre au sortilège de l'*Imperium*. Veut-il faire parler quelqu'un ? Il le soumet au sortilège *Doloris*. Veut-il se débarrasser d'un rival embarrassant ou d'un obstacle à ses projets comme le pauvre Rogue, détenteur supposé de la baguette de Sureau ? Il soumet cet être au sortilège *Avada Kedavra*. Le monde magique permet de modifier la mémoire, d'effacer les traces, d'agir en toute impunité. La baguette de Voldemort est une sorte d'anneau de Gygès qu'il utilise sans limites pour servir sa cause.

Mais le personnage de Harry, lui, est la preuve, contre Glaucon, qu'une action véritablement morale est possible. Ne possède-t-il pas ce qui, dans l'univers de J.K. Rowling, est le substitut symbolique de l'anneau de Gygès ? Oui, car l'invisibilité est le bénéfice commun de l'anneau et de la cape. Pourtant Harry ne commet pas d'injustice.

1. Platon, *op. cit.*, p. 125.

J.K. Rowling apporte donc une réponse au Glaucon de la *République* qui soutenait qu'une véritable action morale était impossible et fait de son héros celui qui, justement, choisit de respecter les lois par pure moralité alors qu'il peut les enfreindre en toute impunité.

J.K. Rowling n'est, bien évidemment, pas la première à discuter le problème posé par l'anneau de Gygès sur le plan de la littérature. Le *Seigneur des anneaux* est une vaste transcription du mythe de l'anneau de Gygès. Mais là où Tolkien se rangerait plutôt du côté de Glaucon (le pouvoir du « précieux » est trop fort pour ne pas corrompre l'âme la plus pure : Frodon devant les laves du Mordor hésite à jeter l'anneau), J.K. Rowling, elle, prend le parti de Platon.

Harry Potter et le *Gorgias* de Platon

Cette problématique du critère de l'action morale et de la possibilité d'une véritable action morale s'articule à la question de savoir laquelle des deux vies, celle de l'homme juste et celle de l'homme injuste, est la plus heureuse. Puisqu'une action vertueuse est possible, il convient dès lors de se poser la question du genre de vie le plus souhaitable. C'est ainsi que se poursuit le fil platonicien au sein de la saga de J.K. Rowling.

Y a-t-il un lien entre vertu et bonheur ? L'homme vertueux est-il nécessairement heureux ? À quoi bon agir vertueusement ? L'homme immoral n'est-il pas souvent plus heureux que celui qui choisit d'agir moralement ? Sur ce problème moral classique, auquel Platon accorde une place importante dans ses dialogues, J.K. Rowling apporte une réponse, là encore platonicienne.

La thèse de Polos ou la possibilité du bonheur en dépit du vice

Dans le *Gorgias*, Platon met en scène plusieurs interlocuteurs dont Polos, Calliclès et Socrate. Polos présente à Socrate, relativement à la question de l'articulation entre bonheur et vertu, le cas d'Archélaos pour prouver que nombre d'hommes injustes sont heureux. Dès lors, il ne voit pas pourquoi choisir la voie de la vertu si l'on vise le bonheur.

Pour Polos, Archélaos, roi de Macédoine, est l'exemple même, la preuve de ce que l'homme peut, par l'injustice ou malgré elle, devenir un homme heureux.

Qui est cet Archélaos ? Polos nous renseigne sur son cas : Archélaos est le fils du roi Perdiccas et d'une esclave d'Alkétès, frère de Perdiccas. Comment devint-il roi ?

D'abord, il fit mander Alkétès, qui était à la fois son maître et son oncle, et lui dit qu'il lui remetttrait le pouvoir dont Perdiccas l'avait dépouillé. Il invita donc Alkétès et son fils Alexandre, son propre cousin, à peu près du même âge que lui. Dès qu'ils furent chez lui, il les rendit complètement ivres, les jeta au fond d'un char, et les emmena de nuit pour les égorger tous les deux et faire disparaître les corps. Or, bien qu'il eût commis une pareille injustice, il ne vit pas qu'il était devenu le plus malheureux des hommes. Au contraire. Peu de temps après, à l'égard de son frère, le fils légitime de Perdiccas, un enfant d'environ sept ans et auquel, selon la justice, le pouvoir devait revenir, il ne voulut pas saisir l'occasion de se rendre heureux par une action juste, en éduquant cet enfant et en lui remettant le pouvoir de son père, mais il le jeta dans un puits, le noya, et, à Cléopâtre, la mère de l'enfant, il affirma que son fils, lancé à la poursuite d'une oie, était tombé dans ce fameux puits et qu'il y était mort.

Platon, *Gorgias*, traduction Monique Canto Sperber © Flammarion, « Garnier Flammarion », 1987, 471a-d, p. 179-180.

Malgré ses crimes odieux, Archélaos est, aux yeux de Polos, un homme heureux puisqu'il est devenu roi, incarnant ainsi le plus grand pouvoir humain et la félicité parfaite.

La thèse de Socrate ou comment seul l'homme vertueux est heureux

Aux yeux de Socrate, il en va tout à fait différemment : seul « *l'être (homme ou femme) doté d'une bonne nature morale est heureux, mais que l'être injuste et méchant est malheureux*¹. » Ainsi, non seulement Archélaos est un homme malheureux, mais il est le plus malheureux des

1. Platon, *Gorgias*, traduction Monique Canto Sperber © Flammarion, « Garnier Flammarion », 1987, 470e, p. 178-179.